

## JOURNAL DES DAMES

ET

## DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. ) 50 c. de plus par trim.<sup>re</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>e</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N<sup>os</sup>. 421 à 439.*

## THÉÂTRES.

L'Odéon est ressuscité !

Le Chevalier de Canolle a commencé le prodige. Les Deux Philibert vont l'achever.

M. Picard, directeur du théâtre, est aussi l'auteur de cette dernière pièce.

Cette pièce est morale et gaie. Clozel y joue un rôle de mauvais sujet dont il se tire à merveille, et comme s'il n'eût fait que cela de sa vie. Plusieurs fois, dans l'ouvrage, il se recommande de son ami Salomon, qui pourra bien devenir proverbe.

Tout Paris parle de la comédie nouvelle, et tout le monde sait déjà que des deux Philibert qu'on nous montre, l'un est charmant, l'autre détestable. L'un est instruit, l'autre est ignorant ; l'un est économe, l'autre prodigue ; l'un sage, et l'autre fou.

Philibert aîné, qui est le sage, aime pourtant à la folie une jeune beauté un peu sérieuse, dont il finit par obtenir la main après bien des traverses et des ennuis que lui cause précisément son frère, Philibert jeune, qui ne sait guères ce que c'est que l'amour.

Le Philibert détestable sous le rapport des mœurs, est fort drôle à la scène, sous le rapport du caractère.

Ce modèle toutefois est présenté de manière à ne pas séduire des têtes écervellées. Il arrive à notre tapageur des aventures



qui doivent dégoûter du métier. Si d'abord on l'accueille sur parole, avec distinction en le prenant pour un autre, et en tenant pour gentilleses de belles et bonnes impertinences, il arrive un moment où ses plaisanteries sont jugées de fort mauvais goût; et comme au lieu de changer de conduite il va d'excès en excès, faisant parade de ses vicieuses inclinations, on songe à s'en défaire, on lui fait la révérence, on le met poliment à la porte, et chacun le fuit comme une bête venimeuse.

Il y a peut-être, dans la peinture de ce personnage, quelques nuances qui ont besoin d'être retouchées. Mais au total l'ouvrage est piquant; et quoique l'intrigue en soit peu compliquée, l'intérêt se soutient jusqu'au bout, et va certainement en croissant.... comme le veut Aristote.

J'étois à la troisième représentation. Il y avoit de jolies femmes dans les loges, des élégans au foyer, des équipages brillans à la porte. Cette comédie attire presque autant la foule que les farces de Pothier.

La salle de l'Odéon est magnifique quand elle est remplie. Il y a des *baignoirs* fort commodes pour ceux qui aiment à être à leur aise, et pour les femmes qui ne veulent pas faire de toilette. Les issues, les passages sont très-multipliés, et l'on est le maître d'éviter les gens qu'on ne veut pas voir.

Les décorations sont fraîches, la troupe a de l'ensemble.

Les entr'actes sont courts.

Voilà de bonnes pièces qui se sont rapidement succédées; on nous en promet d'autres; et si cela continue, le théâtre du faubourg Saint-Germain pourroit bien reprendre la vogue qu'il eut autrefois, et devenir tout-à-fait à la mode.

CHARLES \*\*

*Les Tablettes conservatrices des dents*, inventées par P. Hostein, chirurgien-dentiste de MADAME, Duchesse d'Angoulême, de S. A. R. Mgr. le Duc de Berri, de Madame la Duchesse de Berri, de LL. AA. SS. le Prince de Condé et le Duc de Bourbon, etc., ne se trouvent que chez ce dentiste, rue Montesquieu, n°. 4.

Pour s'en servir, il faut tremper une brosse dans l'eau, la passer vivement sur la tablette, s'en frotter les dents et se laver la bouche.

Chaque boîte coûte 5 francs.

## HISTOIRE D'UN BILLET.

Lorsque je fis la description de *mon jardin sur ma fenêtre* (voyez le N°. du 20 mai), je parlai du projet que j'avois alors d'attacher un petit billet au bout de la tige d'un *cobea scandens*, que je devois mettre dans mon jardin. Je pensois que cette plante, qui croît avec assez de rapidité pour traverser, en moins



de deux mois, les rues les plus larges de Paris, s'élèveroit rapidement de mon balcon à la fenêtre d'une jeune veuve qui loge au-dessus de mon appartement, et iroit lui offrir le billet que je confierois à sa tige.

Cette manière d'envoyer un poulet galant me sembloit originale: je la crois tout aussi nouvelle que les *étriers à chauffe-rettes*; et tout ce qui est nouveau a pour moi un charme irrésistible.

J'exécutai mon projet: je nouai, au moyen d'une faveur de couleur verte, mon petit billet au bout de la tige de mon *cobea scandens*.

Chaque jour, en me levant, j'observois les progrès que faisoit mon billet en ligne perpendiculaire. Je trouvois que mon *végétal messenger* croissoit bien lentement au gré de mes desirs. Je l'arrosais sept à huit fois le jour pour le faire avancer plus promptement vers la fenêtre de ma belle voisine. Je craignois de ne voir arriver qu'à la fin de septembre un billet écrit au commencement de mai; et de lui voir mettre autant de temps pour monter d'un étage à l'autre, qu'il en faudroit pour se rendre de la Chine à Paris. J'aurois voulu me trouver transporté dans ces provinces de la Russie où, dit-on, les végétaux croissent, pour ainsi dire, à vue d'œil.

Enfin, enfin, je vis la tige de mon *cobea* s'approcher de la fenêtre au-dessus de la mienne. Cette tige se présenteoit de la manière la plus engageante: elle avoit fait éclore plusieurs fleurs autour de mon billet, et sembloit vouloir l'offrir au milieu d'un bouquet des plus galans.

Je ne mettois pas une fois le nez à la fenêtre, que je ne regardasse attentivement le précieux poulet; et, à chaque fois, j'éprouvois un dépit secret de voir qu'on n'y faisoit aucune attention.

Cependant, un matin, mon billet disparut. On l'avoit aperçu, on l'avoit pris, on l'avoit lu. Trois jours s'étoient écoulés, et j'ignorois encore l'effet qu'il avoit produit, lorsque, un matin, dans mon jardin sur ma fenêtre, je trouvai plusieurs débris de papier dont on avoit fait des papillottes. O ciel! qui le croiroit? mes yeux y reconnurent les caractères tracés par ma main! J'éprouvai un dépit qui me faisoit parler tout seul. Déchirer mon billet! Passe, m'écriai-je, si on l'eût brûlé. Mais en faire des papillottes!!! Un billet qui m'avoit coûté tant de carafes d'eau pour le remettre à son adresse!! Un billet que j'avois écrit avec autant de soin qu'aucun de mes vaudevilles!!.... J'étois désespéré, et je n'osois plus me mettre à la fenêtre, dans la crainte d'entendre au-dessus de ma tête des ris moqueurs, que je méritois bien.

Un jour que j'avois ouvert tristement ma croisée, je vis descendre jusques sur mon canapé un serin charmant, parfaitement apprivoisé, et qui appartenoit à la dame aux papillottes. Il me vint une idée; je pris le joli petit animal; j'écrivis un



billet, et je l'attachai à une de ses pattes. Je lançai ensuite le serin, dans l'espoir que le *messenger-volant* seroit plus heureux que le *végétal-messenger*.

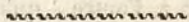
J'attendis deux jours la réponse. Elle ne vint point ; mais je n'eus pas du moins le chagrin de voir mes phrases galantes tomber en papillottes sur mon balcon. . . . .

Depuis quelques jours, j'ai eu l'occasion de lier connoissance avec cette dame ; et j'ai eu lieu de conclure, d'après quelques conversations fort aimables, que les femmes n'aiment point les messages qui durent deux mois, et que ceux qui se font avec la vitesse de l'oiseau leur sont le plus agréables. . . .

J'avois écrit une foule de réflexions philosophiques sur cette matière ; mais le vent vient de disperser tout cela.

Aujourd'hui, je ne vois point un végétal aller d'un côté de rue à l'autre, sans examiner s'il n'est point porteur de quelque poulet galant, et si quelques amans timides ne jouent point l'*Intrigue-Epistolaire*, devant les yeux des passans.

\*\*\*\*\*



Fragment du 1<sup>er</sup>. Chant de l'*Année Champêtre*,  
Poème par feu M. Murville.

..... Au bord de la Seine

Je possédois un champêtre domaine,  
Quelques arpens de terre, un bosquet, un vallon  
Où mon œil d'un ruisseau pouvoit suivre la trace,  
Un verger, du lait frais, enfin ce peu qu'Horace,  
Par son esprit, par ses vers pleins de grâce,  
Obtint jadis d'Auguste et d'Apollon.

J'y transportai Delphire, et tout à ma tendresse,  
Je veillai sur ses jours à mes soins confiés.  
J'invoquai tous les dieux amis de la jeunesse,  
Tous ceux que la beauté, l'innocence intéresse.

Chaque matin, une chèvre à ses pieds  
Lui portoit en tribut le lait de ses mamelles.  
Quelques plantes, des fleurs, ressources naturelles,  
D'un suc toujours actif et jamais épuisé,  
Rafraîchissoient son sang par la fièvre embrasé.  
D'une lueur d'espoir ma constance suivie  
Éloigna les dangers, adoucit ses tourmens ;  
Je la vis soulever sa tête appesantie,  
Sourire à ma présence, à mes empressemens :  
Dans son poulx ranimé de momens en momens  
Courut à pleins canaux la sève de la vie.  
Le lis qui pâlissoit reflleurit sur son sein.  
Des jeux prêts à s'enfuir je ralliai l'essaim.



Un peu de vanité se glissa dans mon âme ;  
 Et s'il faut parler sans détour ,  
 Esculape jadis ne connut qu'un dictame ,  
 Moi , j'en possédois deux , le printems et l'amour .  
 Delphire , qui d'abord ne put suivre ma trace ,  
 Languissante beauté , faible comme une grâce ,  
 Emprunta , pour marcher , le secours de mon bras .  
 Jusqu'alors la campagne et ses simples appas  
     Ne m'avoient point causé d'ivresse ;  
     J'étois sans amour , sans maîtresse ;  
     Je regardois tout froidement ;  
     Mais quel fut mon ravissement ,  
 Quand je vis la nature , en la saison nouvelle ,  
 Et parer ma Delphire et s'embellir par elle !  
 Comme mon sein ému frémit de volupté ,  
 Lorsqu'à l'azur des cieux , des eaux , de la verdure ,  
 Parut se marier à mon œil enchanté  
     L'or mouvant de sa chevelure !  
 Lorsque je vis les bois , leurs sentiers , leurs détours ,  
 Emprunter leurs attraits , leur grâce de la sienne ,  
     Et de sa taille aérienne  
 Au loin se dessiner les magiques contours !  
 Enfin lorsque courant , dans mon heureux délire ,  
 Et de Delphire au lis et du lis à Delphire ,  
 Frappé par leur éclat , séduit par leur couleur ,  
 Je crus , comme Zéphir , ne changer que de fleur !

---

## LE VEUVAGE.

Monsieur le Rédacteur ,

J'ai 24 ans , mon miroir me dit que je suis jolie , beaucoup de personnes me trouvent aimable ; à ces avantages , je joins une fortune considérable et cependant je ne suis pas heureuse , je m'ennuie . Seroit-il vrai que le veuvage auquel je suis condamnée depuis trois ans est un état mixte , qui ne convient point à une jeune femme ? Je commence à le croire , l'époux que mes parens m'avoient choisi n'étoit ni très-jeune , ni très-agréable , mais il avoit de la bonté , de la complaisance . Jamais je n'éprouvois de sa part la moindre contrariété pour satisfaire mes goûts et même mes caprices quelque déraisonnables qu'ils fussent . Cette conduite aussi rare que méritoire chez un mari , ne dura pas seulement pendant les six premiers mois de notre union comme c'est l'ordinaire ; elle se soutint jusqu'au moment où j'eus le malheur de le perdre . Aussi je le regrettai vivement . La première année de mon deuil se passa



au fond d'une campagne solitaire. Vêtue constamment de noir des pieds à la tête, triste, mélancolique, je ne fus accessible que pour mes gens, mes fermiers et le maire de l'endroit, homme respectable qui avoit passé la soixantaine.

L'année suivante, je quittai cette campagne où tout me rapeloit des souvenirs cuisans, et je vins me fixer dans une de mes terres qui n'est qu'à dix lieues de la capitale. Là, je commençai à voir quelques personnes du voisinage, mais de loin en loin, et seulement pour ne pas être accusée d'affectation comme certaines personnes charitables se plaisoient à le dire. Je changeai aussi quelque chose dans mon costume lugubre que je m'étois d'abord proposé de garder éternellement. Je portai successivement du noir et du blanc, du gris, puis du blanc tout seul. Si je gardai ma coëffure de veuve, ce fut parce que le sous-préfet, jeune homme fort aimable, m'assura qu'elle me rendoit extrêmement intéressante. En effet, une peau d'une blancheur extrême, mes yeux bleux et mes longs cils noirs produisoient un contraste piquant.

Je nourrissois toujours, au fond de l'âme une tristesse assez vive; mais pourtant, je commençois à penser moins souvent au passé et à m'occuper davantage de l'avenir. Un de mes parens m'écrivit qu'il alloit marier sa fille et que je ne pouvois me dispenser d'assister à ses noces. Je résistai d'abord, mais cette jeune personne vint elle-même me relancer dans mon château. Elle me fit un détail si brillant de ses parures, une peinture si vive du bonheur qu'elle alloit goûter, que je ne pus me refuser à en être le témoin. Nous partîmes pour Paris au commencement de l'hiver. Ma jeune parente ne rêvoit que toilette, bals et spectacles. Malgré le reste de mélancolie que je conservois encore, je me vis obligée de partager ses goûts et ses amusemens. Chaque jour nous offroit une nouvelle réunion et par conséquent une occasion de briller. La mise de Clara, sans être d'un meilleur goût que la mienne, étoit plus riche ou du moins recherchée. Son époux se plaisoit à encourager le désir dont elle brûloit d'éclipser toutes les autres femmes. Au premier aspect, sa jeunesse, sa fraîcheur, sa beauté lui donnoient sur moi un grand avantage, mais lorsque nos positions respectives étoient connues, la balance penchoit en ma faveur. On sait qu'en tous lieux, et à Paris sur-tout, les femmes ne sont guères l'objet d'hommages désintéressés; lorsqu'on apprenoit que ma parente n'étoit mariée que depuis deux mois, qu'elle adoroit son époux, et que celui-ci alloit au-devant de tous ses vœux, les attentions diminuoient, l'enthousiasme se refroidissoit et je voyois revenir à moi les papillons légers qui pendant quelque temps avoient voltigé sur ses traces.....

Sans trop savoir pourquoi, ce manège m'amusoit assez. Je n'attachois aucun prix à des hommages particuliers, mais mon amour-propre étoit satisfait d'obtenir l'assentiment général. Cet

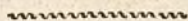


état ne dura pas longtemps, quelques dames de la société, qui se disoient mes bonnes amies, répandoient, d'un côté, le bruit que, nouvelle Artémise, je brûlois pour une ombre, d'un feu inextinguible, que mon mari conservoit sur mon imagination exaltée un empire absolu....

D'autres assuroient, en même temps, qu'un mortel heureux avoit su me faire pastager sa tendresse et que toute tentative pour rompre des nœuds aussi doux, étoit inutile. Je ne tardai pas à m'appercevoir qu'on me délaissoit, qu'on ne me trouvoit plus ni aussi aimable, ni aussi jolie. Une véritable tristesse s'empara de moi. Elle dura encore comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. Plusieurs médecins que j'ai consultés m'ont assuré que le remède étoit, ou très-facile, ou impossible. Cette réponse, qui seroit équivoque pour beaucoup de personnes, ne l'est ni pour vous, ni pour moi, Monsieur le Rédacteur; j'ai vu que l'on vouloit me suggérer l'idée de me remarier. Je ne la repousse pas entièrement, mais avant de me décider, j'ai besoin de recourir à vous. Mon premier mari étoit un homme tout simple, tout rond, d'une mise modeste et d'un esprit sans apprêt. Si je contracte un nouvel engagement, je veux que ce soit avec une personne d'un genre tout-à-fait opposé. Je desiré que son jargon soit brillant, ses manières exquises et ses habits à deux doigts du ridicule. Tenant le sceptre de la mode, vos relations doivent être très-étendues, et vous mettre à même de m'indiquer l'époux qui me convient. Je réclame avec confiance vos bons offices, et je suis en attendant votre réponse.

Votre très-humble servante,

AMANDA.



#### OUVRAGES NOUVEAUX.

*Biographie universelle*, ou Histoire par ordre alphabétique de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes, ouvrage entièrement neuf, rédigé et signé par MM. Artaud, Auger, Barante (de), Beauchamp, Bernardi, Biot, Boissonade, Catteau, Clavier, Corrêa de Serra, Cuvier, Delambre, Desportes, Esménard, Féletz, Fiévée, Gallais, Ginguené, Grosier, Guizot, Jourdain, Lacretelle, Lacroix, Lally-Tolendal, Langlès, Lasalle, Malte-Brun, Michaud, Millin, Noël, Petit-Thouars (du), Rossel (de), Salabéry, Sismondi, Suard, Tabaraud, Treneuil, Villers, Weiss : M<sup>mes</sup>. de Bolly, de Staël, de Vannoz-Sivry, et autres gens de lettres et savans. Huitième livraison composée des tomes XV et XVI.

Sur papier carré fin : 14 fr. et 19 fr. franc de port par la poste.

— grand-raisin fin : 24 et 30 *idem*.

— vélin superfine : 48 et 53 *idem*.



Il a été tiré un seul exemplaire sur peau vélin, avec fig. prix : 600 fr. le volume.

Les huit premières livraisons publiées, forment 16 vol. in-8°, et la neuvième, composée des tomes XVII et XVIII, paraîtra en octobre prochain.

On peut joindre à chaque volume un cahier d'environ 30 portraits au trait, dont le prix est de 3 fr. pour le pap. ordinaire; 4 fr. pour le papier grand raisin, et 6 fr. pour le vélin.

*La Roulette*, ou histoire d'un joueur, sixième édition, revue, augmentée du récit d'un songe trouvé dans les papiers du joueur, et ornée d'un tableau gravé et colorié représentant un jeu de roulette; 1 vol. in-18, à Paris, chez Rapet, commissionnaire en librairie, rue Saint-André-des-Arts, n°. 41; prix : 1 franc 50 cent. et franc de port par la poste 1 franc 75 cent.

Le sieur Devismes, pharmacien à Versailles, seul compositeur de l'*Eau d'Egypte* pour teindre les cheveux, eau qui est connue depuis plus de 60 ans sous le nom de Bolomet, prévient les personnes qui seroient dans le cas d'en faire usage, que ses seuls dépôts à Paris, sont chez M. Bertinat, M<sup>l</sup>. cirier, rue Saint-Martin, n°. 67, vis-à-vis la fontaine Maubuee, et chez M. Lambert, coiffeur, rue de la Monnaie, n°. 19. Prix de la bouteille, 7 francs 50 centimes.

#### M O D E S.

Quelques modistes emploient de l'étoffe moirée blanche, d'autres du crêpe; mais ce qui a le plus de vogue, ce sont toujours les tissus de paille. Les capotes du dernier goût, faites avec ces tissus, ont une passe excessivement longue, bordée d'un large ruban bleu de ciel, et sur le côté, un bouquet de petites cloches bleues. Sur le haut de la passe des capotes qui sont bordées d'un ruban rose ou doublées de rose, c'est une double couronne de roses couleur de paille et couleur de rose.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1586.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.